

Claude-Nathalie Thomas

À la recherche de Jane

Novembre 1995

Si l'on devait en un mot résumer le rapport de Jane Bowles à l'existence, le mot « difficile » vient à l'esprit. Il évoque son hésitation devant les choix, sa manie de subvertir les pensées convenues pour en faire jaillir l'angoisse ou l'humour, sa crainte de n'avoir pas su s'exprimer, le long cheminement de la maladie qui devait la priver de la vue, de la parole et, pour finir, de la vie. Les neuf textes que je traduis furent publiés à titre posthume. Ils faisaient partie des carnets de Jane dans lesquels elle avait noté des matériaux en vue d'un roman resté inachevé ou de son roman publié, *Deux Dames sérieuses*, lequel était à l'origine *Trois Dames sérieuses* mais fut amputé sur le conseil de son mari, l'écrivain Paul Bowles. Les problèmes de vie de Jane se retrouvent au moment de traduire son œuvre. De nombreux mois s'étant écoulés entre la discussion du contrat de traduction et la réception du chèque dû à la signature, j'ai eu le loisir de réfléchir à certains points que je voyais dès l'origine semés d'embûches, et ce d'autant plus que j'avais déjà traduit un volume de ses nouvelles.

Février 1996

Les noms propres et en particulier ceux des établissements hôteliers : *Green Mountain Luncheonette*, *Hotel Henry*, *Blue Bonnet Room*, *Camp Cataract*, évoquent immédiatement le genre d'endroit dont il s'agit et font sourire. *Green Mountain Luncheonette*, nom du lieu où déjeunent les personnages de la nouvelle *Vendredi*, me paraissait intraduisible. Il s'agit d'une sorte de café-restaurant à l'américaine. Tout anglophone comprend ce qu'est une *luncheonette* : un *lunch-room* pas très grand qui fournit des repas simples, mais pris à la fourchette, en principe rapides et pas trop coûteux. Alors : « Café-restaurant de la Montagne Verte » ? Non. Trop français

comme cadre, et cette montagne verte évoque peut-être une quelconque Auberge du Cheval blanc mais pas un lieu géographique précis : les Montagnes Vertes de Nouvelle Angleterre. « Au Coup de Fourchette » ? Prête à sourire, oui, mais où sont passées nos montagnes ? Paul Bowles, que je consulte, n'a pas d'idée. Alors, il faudra régler le problème par rapport à l'ensemble du texte – comme toujours... À mon tour je détourne un mot de son sens convenu, et va pour « Cantine des Montagnes Vertes » ! À chaque jour suffit sa peine, nous réglerons le problème du « Bar du Chapeau bleu » une autre fois.

30 juillet

Et l'ensemble du texte, au fond, n'existe pas. Alors, je scrute les œuvres de Jane, sa biographie, sa correspondance pour mieux cerner ses intentions. Je corrige un prénom de personnage qui apparaît dans un texte antérieur sous une forme plus correcte (*Consuelo* et non *Consuela*).

21 août

Sur une terrasse à Tanger où vécut si longtemps Jane, j'observe le soleil couchant. Il jette des rayons magenta sur le tronc d'un eucalyptus qui en paraît presque violet, ou rose, d'un rose flamboyant et je pense à ce que me disait il y a quelques jours un journaliste de ses amis. Jane aurait écrit trente pages de description sans utiliser un seul adjectif. Est-ce vrai ? Quelles pages ? Son œuvre est si mince que je devrais pouvoir les retrouver... mais je n'en trouve aucune. Au maximum quelques lignes. La nature, l'environnement n'existent qu'à travers les émotions des personnages, et c'est là qu'il faut traduire au plus près. Jane ne s'attache guère à décrire des eucalyptus ou des ciels ensoleillés.

Dès la première nouvelle de ce recueil, *À la recherche de Lane*, nous sommes placés dans une situation plutôt inconfortable : une petite maison en rondins, juchée au troisième niveau d'une ville construite sur sept paliers différents. Au-dessus, et derrière, une forêt ; en bas, une vallée marécageuse et une rivière d'un vert profond, comme si le déséquilibre et l'étouffement dans lequel vivent les personnages devaient se retrouver autour d'eux.

22 août

Dans une lettre à Paul, datée de 1950, Jane déclare qu'elle devrait renoncer à écrire si elle n'arrive pas à avancer. « C'est difficile à expliquer, à toi qui travailles si différemment. J'ai peut-être vraiment dit tout ce que j'avais à dire. Hier soir, cela me rendait si malheureuse que j'ai bu presque une bouteille entière de gin. » Dans ces trois phrases, elle nous livre la

substance de la nouvelle *Emmy Moore's Journal*. Une femme tient un journal intime dans lequel elle inclut une lettre à son mari. Elle se plaint de ne pas savoir s'expliquer, se justifier. Dans cette lettre, il y a une utilisation du mot « yet » que je ne comprends pas. Emmy écrit à son époux :

« I am so wily and feminine that I could live by your side for a lifetime and deceive you afresh each day. But I will have no truck with feminine wiles. I know how they can absorb the hours of the day. Many women are delighted to sit around spinning their webs. It is an absorbing occupation, and the women feel they are getting somewhere. And so they are, but only for as long as the man is there to be deceived. And a wily woman alone is a pitiful sight to behold. Naturally. I shall try to be honest with you so that I can live with you and yet won't be pitiful. »

« Je suis si féminine et pleine d'astuces que je pourrais vivre à vos côtés une vie entière et vous tromper à neuf tous les matins. Mais je ne veux pas avoir affaire aux artifices de femmes. Je sais comme ils peuvent rognier chaque heure, tout au long de la journée. Souvent, les femmes sont ravies de rester assises à tisser leur toile. C'est une occupation absorbante et elles ont l'impression d'arriver à quelque chose. Et en effet, elles y arrivent. Mais seulement tant que l'homme est là, prêt à se laisser séduire et tromper. Une intrigante de cette sorte qui reste seule offre un triste spectacle. Bien sûr. J'essaierai d'être franche avec vous afin de vivre à vos côtés et *pourtant* ne pas être pitoyable. »

Ce « yet » me paraît en contradiction avec les énoncés précédents. Mon premier mouvement était de le supprimer, le comptant pour une simple erreur de lecture dans les carnets difficiles à déchiffrer de Jane. Il ne devient compréhensible que si on l'imagine suivi de « au cas où je me retrouverais seule. » En réfléchissant à la situation de Jane, qui craignait de ne plus pouvoir écrire, et en la comparant à celle de son personnage, qui craint de perdre sa situation de femme mariée, je crois avoir trouvé la réponse à ce « yet » et je traduis : « J'essaierai d'être franche avec vous afin de vivre à vos côtés sans risque de devenir pitoyable. »

Les lettres figurent souvent dans les œuvres de Jane. Elles ne sont pas destinées à faire avancer l'action, mais à mieux cerner le caractère, souvent dépressif, des personnages. De là, j'imagine, la difficulté de rendre ces lettres sans en aplanir le style, souvent à la limite de l'incohérence, et sans que le lecteur y voie de simples fautes de français.

12 septembre

Il me reste une nouvelle d'une trentaine de pages à traduire avant la fin du mois. Peu de chose, diront certains. Mais pour moi, plus de deux feuillets par jour, c'est presque impossible. Je me console en me rappelant qu'Elisabeth Janvier, traductrice chevronnée, professionnelle et sérieuse, m'avait cité deux feuillets par jour comme une moyenne quotidienne difficile à dépasser. Certains vont plus vite. Mais moi, je suis comme mon auteur, hésitante, toujours prête à jeter mon travail. De plus, je suis trop anglophone pour que la bonne formulation française me vienne spontanément ; je me relis cent fois pour déceler d'où vient dans cette phrase ce léger malaise, ce sentiment que les mots que j'ai choisis n'expriment pas ce que je voudrais.

Avec Jane Bowles, je suis servie : elle ne cesse d'exprimer le malaise et l'hésitation, et ce par un style claudiquant et saugrenu, un choix de mots qui surprend et choque. Or, notre rôle de traducteur n'est pas de choquer ou de faire évoluer la langue, mais d'essayer de la saisir telle que monsieur Tout-le-monde la parle et la comprend.

28 septembre

Extrait de la préface de Paul Bowles pour le dernier recueil d'œuvres courtes de Jane : « Selon toute probabilité, elle eût soulevé de violentes objections au projet de publier en volume ces neuf petites œuvres de fiction. Si elle était encore vivante, et que nous puissions en parler ensemble, je crois qu'elle soutiendrait ce point de vue : représenter le travail d'un auteur par des fragments épars est d'une injustice criante. Et je pense que, pour une fois, j'aurais été en plein accord avec elle. Cependant, il me paraît légitime pour ceux d'entre nous qui lui avons survécu d'offrir au public ces petites scènes, échantillons de son travail non dépourvus de valeur. »

30 septembre

Hier, j'ai passé une après-midi symbolique que l'on pourrait intituler : Paul Bowles et ses visiteurs. J'étais allée chez lui pour reprendre le manuscrit de ma traduction. En arrivant, je trouve une jeune Espagnole venue solliciter de Monsieur Bowles la permission de déménager la tombe de sa femme, menacée par la construction d'une route. « Je l'ai appris en visitant le cimetière de Malaga, dit-elle. Je pourrais faire transporter le corps dans le cimetière de Marbella. Mais je ne veux pas le faire sans votre accord. Le transfert se ferait à mes frais. J'ai demandé cette somme à mes parents en cadeau d'anniversaire. Êtes-vous d'accord ? » Exemple de la folle dévotion que peut susciter Jane auprès de ses admiratrices ! On se croirait en plein dans une des nouvelles que je viens de traduire.

Paul Bowles a eu la gentillesse de relire mon manuscrit en entier. « Je n'ai pas eu d'enfants, m'avait-il dit un jour. Mes œuvres sont un peu mes enfants. Et les œuvres de Jane sont les enfants de Jane, la personne qui m'était le plus proche. » Aujourd'hui, et c'est exceptionnel, il fait une remarque qui m'inspire une correction autre que typographique :

Paul : Cette fin de paragraphe, au début de *Sally et Laura*, c'est bizarre, c'est comique. « C'était une très belle femme. » Cela n'a pas grand'chose à voir avec la description de sa chambre qui précède. Je suppose que Jane l'a écrite ainsi...

Moi : Oui. Cela m'avait frappé, mais je trouve mon texte encore plus abrupt, je ne sais pas pourquoi.

Paul : Ce n'en est que plus drôle.

Moi : Je vais vérifier.

Paul passe beaucoup de temps allongé dans sa chambre. Il me fait confiance, je crois, et ne relit plus comme il le faisait autrefois, avec l'original à portée de main. En effet, j'avais sauté un membre de phrase : « suspendue au-dessus de sa tête ». J'avais écrit : « La chevelure de Laura lui tombait aux épaules et cachait à demi son visage morose. Nul rayon de soleil ne pénétrait l'épaisseur du sombre rideau de pins, pour éclairer sa cabane en rondins, mais une ampoule électrique teintée en bleu y simulait la lumière du jour. C'était une très belle femme. »

Le texte de Jane disait : « ...mais une ampoule électrique teintée en bleu, simulant la lumière du jour, *était suspendue au-dessus de sa tête*. C'était une très belle femme. » « Le mot "sa", dit Paul, permet de mieux relier la beauté de Laura au contexte étrange de ce *Camp Cataract* où elle semble résider. Pourtant, ce n'était pas une critique. Jane avait sans doute l'intention de mettre une certaine drôlerie dans la description. » Mais moi, je pense qu'il y avait motif à critique. J'ai peur de surtraduire. Et j'ai corrigé.